Document généré le 12 oct. 2024 05:56

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Nerval riait aussi

Gabrielle Pascal, *Le Sourire de Nerval*, Montréal, VLB éditeur [et] Pantin, Le Castor Astral, 1989, 222 p.

Pierre Vuillemin-Salducci

Numéro 58, été 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38260ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vuillemin-Salducci, P. (1990). Compte rendu de [Nerval riait aussi / Gabrielle Pascal, *Le Sourire de Nerval*, Montréal, VLB éditeur [et] Pantin, Le Castor Astral, 1989, 222 p.] *Lettres québécoises*, (58), 53–53.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Gabrielle Pascal, *Le Sourire de Nerval,* Montréal, VLB éditeur [et] Pantin, Le Castor Astral, 1989, 222 p., 17,95 $.

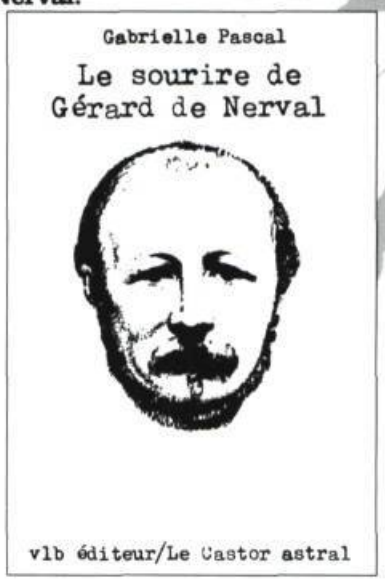
Nerval riait aussi

PRÉSENTATION
Pierre Vuillemin-Salducci

Selon les propres termes de Gabrielle Pascal, «on a longtemps privilégié une certaine image de Gérard de Nerval où prédomine la gravité». En effet, à première approche, l'œuvre ne se distingue pas par son aspect joyeux et Nerval semble ressasser avec délice les déboires d'une enfance malheureuse ainsi qu'une difficulté d'être renforcée par les tourments du romantisme. Il faut avouer que les références autobiographiques, auxquelles l'écrivain ne cesse de faire appel, incitent peu à l'enthousiasme et à la joie de vivre. Il perd sa mère encore enfant et reste particulièrement marqué par cette tragédie. «Ma seule étoile est morte», écrit-il à ce sujet. Il ne lui reste plus qu'à se tourner vers un père austère dont il refuse le nom d'emblée, choisissant le pseudonyme de Nerval par allusion à une propriété de sa mère. L'entrée de ce père dans sa vie est d'ailleurs un événement décisif auquel il fera allusion plus tard : «De ce jour, mon destin changea», écrit-il. De fait, les relations entre les deux hommes seront d'autant plus difficiles que Nerval restera toujours dépendant financièrement de son père auprès duquel il devra justifier sans cesse son choix de carrière sans trouver jamais de véritable approbation. Dès lors, l'écrivain vivra dans le remords d'avoir déçu son père en choisissant la carrière littéraire : «Chacun place son devoir et son idéal où il le peut [...] si je n'ai pas embrassé la carrière que tu as choisie, je ne puis reculer dans la mienne», ne cesse-t-il de lui répéter.

C'est justement cette opposition à son père qui va mener Nerval à explorer dans son œuvre toute une dimension fantaisiste que ses lecteurs ont assez rarement perçue. Le propos de Gabrielle Pascal dans *Le Sourire de Nerval* sera donc de lever le voile sur cet aspect essentiel de l'œuvre. Ainsi, pour échapper à l'oppression qu'il subit de la part de son père, «celui qui humilie», Nerval va-t-il choisir de contester l'emprise du réel par le biais de la fantaisie. Son but alors est de se délivrer par tous les moyens possibles de la réalité sous toutes ses formes esquivant ainsi l'autorité de son père. Teinté d'une certaine provocation, le recours au ludique sera désormais employé au service de la révolte et de la protestation. C'est d'ailleurs cette démarche qu'il faut mettre, par exemple, à l'origine de cette fameuse promenade où Nerval parut aux jardins du Palais-Royal tenant en laisse un homard au bout d'un ruban, à la plus grande stupéfaction de ses amis et des autres promeneurs. Coupé d'un réel qu'il rejette, Nerval désormais vit et surtout écrit au gré de cette fantaisie réinventée qu'il présente comme «le pouvoir de créer autour de [lui] un univers qui [lui] appartienne, de diriger [son] rêve éternel au lieu de le subir».

Humour, verve, ironie, farces, jeux (de mots ou autres), plaisanteries..., l'étendue du non sérieux nervalien est importante et peut recouvrir différents aspects. En proposant de les retracer à travers l'œuvre de l'écrivain, Gabrielle Pascal établit un classement en trois catégories qui correspondent à autant de parties dans son étude : l'éloge de la gaieté, le rire en pleurs, et le sourire de l'initié. Dans une langue claire, l'auteure parvient à démontrer comment toutes ces tentatives de la part de Nerval restent essentiellement liées au thème de la révolte contre les règles, c'est-à-dire contre le père, et comment — malgré son éloge de la gaieté — l'écrivain ne parviendra jamais à atteindre un humour libérateur.

En conclusion, cette étude rappelle que le rire est souvent mêlé aux larmes et nous invite à déceler, sous l'apparente gravité de l'œuvre, les marques souvent dissimulées du jeu et de la gaieté. Il s'agit de découvrir derrière le «pauvre visage de vaincu» qu'offrait l'écrivain, le profil du révolté qu'a été Nerval.

Entreprise et menée avec brio par Gabrielle Pascal, cette démarche n'est pas sans évoquer une de ses études précédentes, *Rires, Sourires et Larmes chez Stendhal*, parue l'an dernier à Genève chez Droz éditeur. Une publication en tout cas qui ne manquera pas de donner à ceux qui le connaissent peu ou pas, l'envie de lire ou relire Gérard de Nerval. ***Lq***